

## Correspondance et notes de lecture

---

Volume 7, numéro 3 (39), mai-juin 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59963ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

(1965). Correspondance et notes de lecture. *Liberté*, 7(3), 303–304.

## Les soleils de Vailland

Dans son jardin de Meillonas, devant cette vieille maison bressane qu'il avait aménagée, Roger Vailland cultivait des soleils. Entre les murs gris à reflets roses, ils poussaient droits. Plus hauts que lui, fiers comme lui, par les soins affectueux qu'il leur prodiguait. Il les aimait et ils étaient beaux.

Elisabeth aussi. Sa seconde femme qu'il appelait Douceur ou Bonheur lui était un soleil. Chaleureuse, attentive, fougueuse et gaie, elle fut l'un de ces paradis qu'autrefois il avait vainement cherchés.

Et ces jolies filles que l'on trouvait toujours chez lui, elles en étaient qu'il cultivait dans son jardin. Il les aimait, il aimait toutes les femmes. Elles étaient belles avec lui.

Il aimait l'amour et rêvait de jouer son personnage au théâtre, celui de Monsieur Jean, dans la pièce du même nom qu'il avait écrite d'après le Don Juan de Molière et qui ne fut jamais jouée. Il aimait tout ce qu'il faisait, à commencer par l'amour dont il parlait avec gourmandise. Sans doute parce qu'il aimait jouer: tir au pistolet, quilles, il découvrait chaque année de nouveaux jeux, s'en passionnait, y entraînait ses amis.

Les soleils de son jardin étaient plus grands que lui: Vailland était petit de taille et pourtant racé, fin, vif, avec de grands gestes lents. Tous ses soleils avaient sur lui quelque avantage, à un moment précis, mais pas de prise. Une pirouette, et Vailland triomphait. Je m'étonne qu'il soit mort.

A.P.

---

## Correspondance et notes de lecture

GEORG LUKACS NOUS ECRIT

Budapest, le 15 février 1965.

Cher monsieur Naim Kattam,

M. Yvan Boldizar a eu l'amabilité de me faire parvenir votre article paru dans *Liberté* sur mon livre "La théorie du roman". Bien sûr, c'est un plaisir pour tout auteur de se rendre compte qu'un de ses livres exerce encore de l'influence un demi-siècle après sa publication. Mais si l'auteur

est encore vivant et continue d'écrire, le plaisir est mélangé car il voudrait après tout se faire connaître par les livres qui se rapprochent le plus de sa manière de penser actuelle. Dans mon cas, mon livre sur le roman historique, bien qu'il ait été publié voici trente ans, traite, d'après moi, les problèmes du roman avec bien plus de maturité. Ce livre a été publié récemment en Angleterre et aux Etats-Unis.

Je me permets de faire allusion à ce livre car je viens de lire votre article dans la revue *Preuves* et je me rends compte avec plaisir que vous réagissez aux problèmes du monde actuel avec vivacité et justesse.

Avec mes sentiments les plus cordiaux,

Georg Lukacs

*Livres et auteurs canadiens*, direction: Adrien Thério, publication annuelle des Editions Jumonville, C.P. 1177, Station B, Montréal, 1965.

On a souvent dit du mal de ce cahier, mais il m'apparaît indispensable: toute la production littéraire canadienne y est analysée par des gens qui ne sont pas tous des critiques mais qui semblent lire avec attention et sympathie.

M. Guy Robert est membre du comité de rédaction de cette revue; il ne manque pas une occasion — et ça devient presque ridicule de le souligner — de citer ses hauts faits dans les éphémérides de l'année et surtout de faire publier trois fois sa photo, à quelques pages d'intervalle.

Il est clair que les recensions des livres négligeables sont souvent trop longues, que la mise-en-page est très mal faite, que certaines affirmations paraissent un peu étranges, mais dans l'ensemble, ce cahier est fort utile. C'est la seule publication du genre, et il est à souhaiter qu'elle continue.

Et puis, il faut bien l'avouer: ce cahier est peut-être le témoignage le plus évident et le reflet le plus fidèle de l'activité littéraire ici.

J.-G. P.

*Cendres et reflets*, poèmes de Katia Granoff, Paris, Editions Seghers 1965

Grand format, papier de luxe, typographie élégante en deux couleurs, dessins de Chagall, Laprade, Manet et Bouche: voilà comment se présente cette suite de poèmes de Katia Granoff qui est mieux connue par ses activités artistiques que littéraires.

Les poèmes sont gentils, bien rimés, un peu vieillots et généralement descriptifs puisqu'il sont nés d'un tableau ou lui servent de commentaire.

J'aime assez cependant un poème comme *Amsterdam* qui compte un peu de poésie:

Lointaine, élégante voilée,  
Vous accoudant à ce rebord,  
A quoi songez-vous, esseulée,  
Dans Amsterdam, devant le port?

Ici, Rembrandt, peintre de l'âme,  
Fit ce tableau d'amour humain  
Où sur la taille de sa femme  
Un jeune homme a posé la main.

J.-G. P.